

Anne Stack

Les pourpres terriens d'Anne Stack installent un vertige hêné des premières suite plus « aquatiques », c'est-à-dire des peintures qui ouvraient dans le mur, suivant le désir de tout peintre, de véritables suspensions lacustres où le regard, magnétisé, pouvait s'égarer en plongeant. Cet univers se prolonge, ici, mais donnant lieu à des crépuscules embrasés dans la forêt sublime. Lieu spirituel que des branches traversent, telles les lignes d'un fond d'œil. Ou agrandissement de quelque pistil incandescent : de la fleur de fuchsia au freesia entêtant. Un bain de couleur qui exalte le vivant, sa force rayonnante aussi bien charnelle que spirituelle. Les grands formats exacerbent le mystère de toiles qui semblent requérir tout de notre histoire pour entrer dans celle du tableau.

On se confronte, dans ce travail, à une aspiration, au propre et au figuré, qui nous entraîne vers le cœur de l'œuvre, encadrée de fragments noirs, sans début ni terme, mais qui seraient charpentes et rameaux métaphoriques d'une poussée immaîtrisable, défiant la menace et la disparition. Car c'est une spontanéité illusoire qui surgit du végétal. En effet, si les bases colorées s'ordonnent sous un double jeu de maîtrise et de liberté, l'irruption tragique des stries dans le souffle d'écarlate semble accuser un ancrage existentiel. Racines et croissances témoignent d'une posture : être au monde. Dans l'énigmatique et sensuelle profondeur grenat, la faible proportion des lignes sombres manifeste leur fragilité. Mais leur opacité marquée, au sein des diaphanéités insondables et de la perméabilité du rouge aux nuances proches (du violet au rose), désigne une constance pugnace dans « le dur désir de durer », suivant le beau titre d'Eluard. Il y a là comme une recherche étymologique, par les pigments et les nervures, d'un sens du vital et de la finitude. Ainsi, par ces paysages du rouge et du noir, sommes-nous en présence d'un vrai travail de peintre : à travers la couleur et le questionnement.

Une même volonté de simplification et de continuité habite les toiles de Béatrice Bonnafous. Une même interrogation du temps — que le rouge suscite naturellement par l'évocation du sang versé —, mais dans une posture très différente : le pétrissement de la durée se réfère plus directement à une théorie des énergies et de la transmission. Le travail du coloriste cherche à mettre le spectateur en prise avec les échanges énergétiques, conducteurs entre les trois pôles que seraient les forces montantes de la terre, la puissance tournante des météores vers un centre qui s'ouvre et la mise en relais entre la façon de peindre et la façon de recevoir. Il s'agit de provoquer une contemplation active, une disponibilité d'accueil, sur un thème récurrent : la correspondance entre deux états du même : la pulsion stimulante, ou flux créateur, et la stase de l'ataraxie. Emission/captation. Symptomatiques, les titres véhiculent cette idée d'un mouvement entre l'intériorité et l'extériorité : « **Les Ascendantes** », « **Les Verticales** », « **Les circulations énergétiques** »... Les fonds peints projettent l'émanation ; les bruns et les laves déferlent dans la toile, irrépressibles, indétournables. Cette peinture cosmique s'associe à une matière charnelle : par la masse, Béatrice Bonnafous joue sur un imperceptible qui fuit le minimal. Elle rejette l'ellipse en malaxant la couleur jusqu'au seuil de l'insupportable, du vulgaire, revendiquant la transparence par l'épaisseur. Un corps respire à travers le rouge, un corps qui suppose et tente la réunion des extrêmes par la combustion, comme deux poumons noirs qui brûleraient de l'oxygène. Et l'artiste de conclure : « En couleur, il n'y pas de logique, il n'y a que des expériences ».

Béatrice Bonnafous